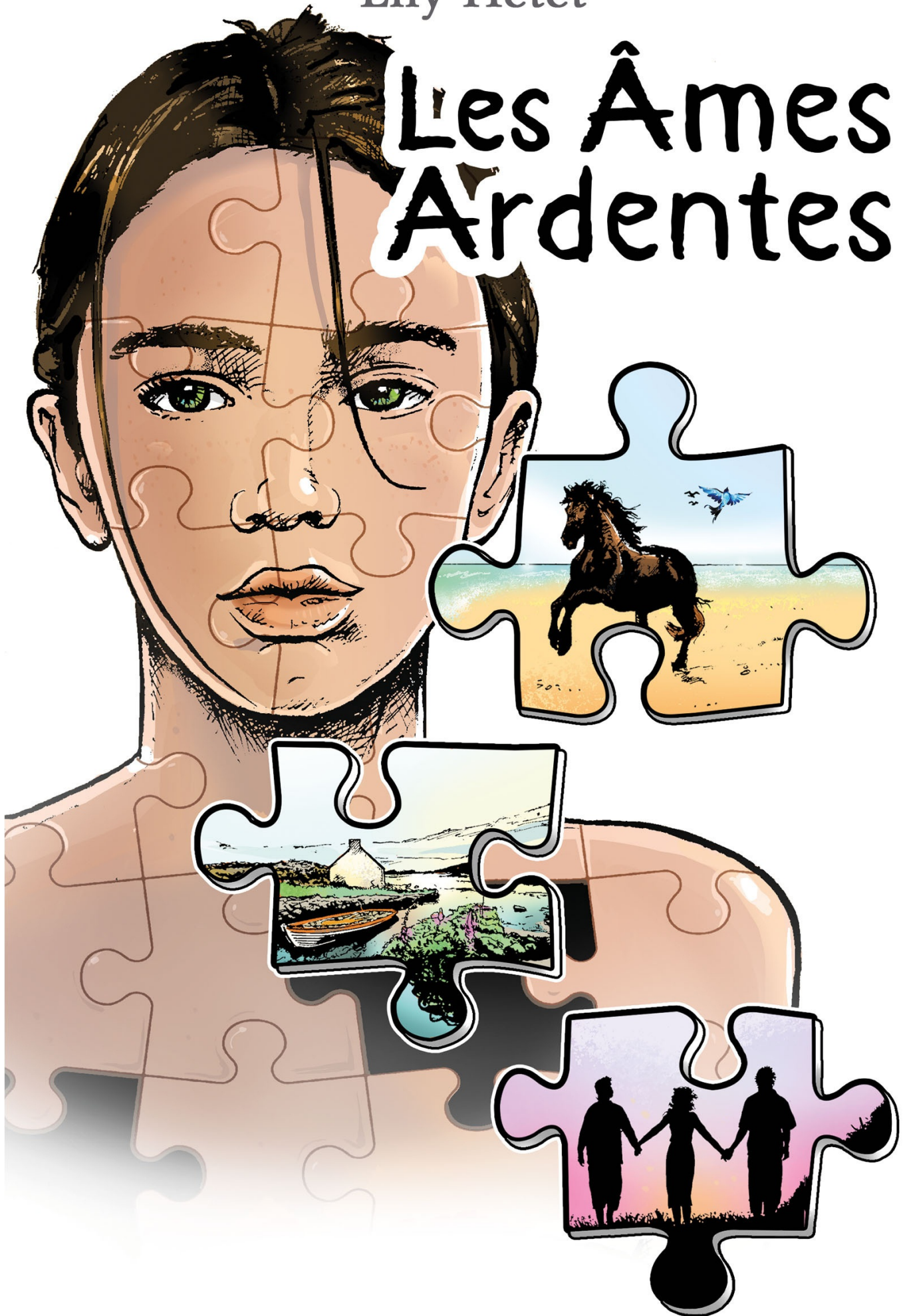


Lily Hétet

Les Âmes Ardentes



Lily Hétet-Escalard

Les Âmes ardentes

© Lily Hétet-Escalard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0105-8

Couverture : mg.prod.mailbox@gmail.com (Mise en page et couleur) et Fred Coconut – fred.grafouniages.fr (Illustrations)

Correcteur/rice : Laurence Garrec – lgcr correctionredaction.fr

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

De la même auteure

Romans :

L'Oiseau bleu tombé du nid, Éditions Librinova

Prix Annie Tellier 2022

Prix Gustave Flaubert 2023 de la Société des Écrivains Normands

Le Souffle des Cascades, Sixtine Éditions, 2024

Albums jeunesse, à paraître

Ouvrages collectifs :

L'Encre des Papilles, Éditions Rencontre des Auteurs Francophones,
recueil de nouvelles et récits autour de quarante recettes du monde

La Famille, Éditions Les Petits Écart

La Jeune Fille qui parle à son enfance, Éditions de la Rémanence

Mots de cœur à Portbail, recueil de poèmes, Association

Cœur des Mamans – Priorité Prévention

Dossiers pédagogiques :

Niveau collège et lycée, téléchargeables gratuitement sur le site Internet :
lily-auteure.com

À Grégoire, Frédérick, Gamal,

À Lou et Anne-Christine,

À Ahou Daryaei,
la Courageuse.

« Voir, entendre, aimer. La vie est un cadeau dont
je défais les ficelles chaque matin au réveil. »

Christian Bobin

« L'espoir est cette chose avec des plumes
qui est perchée dans l'âme et chante la mélodie sans
les paroles, et jamais ne s'arrête, jamais... »

Emily Dickinson

Chapitre 1

Quinze ans

J'ai quinze ans,
Un détonateur au cœur,
Funambule,
Je marche sur un fil.

Qui suis-je ? Je respire la santé et pourtant la grande tige brune que je suis, menue, teint clair, iris myosotis, coupe brune à la garçonne, revient d'une longue traversée au pays de nulle part. Comme Alice, partie au pays des merveilles, je suis allée de l'autre côté du miroir, là où les rencontres successives définissent une modalité d'être. À ma manière, j'ai croisé une chenille, maîtresse de mon identité ; un chat, révélateur de l'être possible ; un pigeon, gardien tyrannique des catégories peu flexibles. Une expédition en *terra incognita* digne des plus grands explorateurs, carte et boussole perdues.

Dans le brouhaha chloré de la piscine, tandis que je suis perchée en haut du plongeoir de cinq mètres, deux mains froides me poussent brutalement. Déséquilibrée, je bascule dans l'écho de rires mauvais. Comme je suis incapable de contrôler ma trajectoire, mon plongeon aura la grâce de celui d'une dinde.

La dérive commence à quatorze ans et prend la forme d'une spirale infernale. Le duo diabolique s'appelle Alicia et Megane « A&M Company ». Intimidations, pincements, moqueries, messes basses, vols de stylos et cahiers, petits cadeaux empoisonnés – dont un oiseau mort dans un joli paquet –, placage au sol sous la douche, menaces dans le vestiaire du gymnase..., ces deux pestes rageuses ne manquent pas d'imagination – sauf en rédactions, synthèses ou analyses –, et me font les pires crasses, rendant mon quotidien insupportable. Suffisamment intelligentes pour ne jamais se faire attraper, elles affichent sur commande une mine angélique, pleine de compassion, y ajoutant un masque de candeur convaincant au possible. Côté pile, des hyènes,

côté face, des madones ! Voici pêle-mêle un échantillon de ce qu'elles me reprochent probablement – mais comment savoir ? – : des parents encore ensemble à la différence des leurs, des notes excellentes, mon année d'avance, de ne pas porter les mêmes baskets, de ne pas me coiffer comme elles avec mes cheveux courts. Je ne suis ni leur clone ni leur groupie et je ne peux me passer de mes lunettes corrigeant un discret strabisme, à l'image de mes centres d'intérêts divergents. Je m'en suis ouverte à la seule surveillante vraiment sympa de l'institut, Nina, un rayon de soleil. Cette dernière n'a pas cafté auprès de la directrice. Mais elle m'a prudemment mise en garde, visiblement très mal à l'aise :

« Tu sais, Lou, l'an dernier, dans le bureau de la principale, le bilan d'une confrontation pour le même sujet m'a choquée. Face à une meute, la décision a été de changer d'établissement la seule qui devait rester, et non les responsables ! Je regrette amèrement cette décision, vois-tu. Mais, ici ou ailleurs, on se tait, ou on prend la porte. Pas de vague. »

À quinze ans, je perds pied, touche le fond et sombre dans les bras de Dylan, un gars de ma classe pour lequel je n'éprouve ni réelle attirance ni admiration, une légère affection en toute franchise. Il a un regard perdu, une tête de poète et pourrait passer pour le cousin de Rimbaud. Lui et son herbe m'offrent un semblant de renaissance, de libération, de déconnexion d'avec la réalité. Une année blanche à se rouler dans la neige. Ma pire année. Ma tête bourdonne dans un voile de coton qui opacifie tous les contours. Mon corps aérien se dissocie, flotte, fuit l'humanité, me laissant l'impression paradoxale et tenace de m'engluier dans un puits sans fond, aspirée par la bouche- caverne de Charybde, prise au piège d'une tourbière dans la lande embrumée de Lessay.

Élevée comme une herbe folle, dans une confiance absolue, cajolée de tous, petite dernière adorée par mes deux frères, rien ne m'avait préparée à la brutalité du monde : ni les épines des ronciers sauvages griffant bras et mollets, les joues barbouillées de mûres, ni barbotant dans une eau translucide, la brûlure vivace d'une aiguille d'oursin fichée dans la chair tendre de mon tout petit pied d'enfant, un soir d'été.

Depuis mes premiers pas dans le paddock du haras familial, depuis ma première caresse de crinière et l'onde de bonheur ressentie charnellement, j'ai la chance d'assouvir ma passion, celle de l'équitation. Chaque soir, je

m'endormis un sourire aux lèvres, certaine de retrouver au lever du jour mon cheval préféré, Osiris, la douceur de son regard et son odeur enivrante, entêtante. Certaine de l'avenir radieux qui m'attend.

Entre élevage et concours, mes parents, très occupés – anciens champions de dressage, de cross et saut d'obstacles –, négocièrent pourtant mon inscription au collège, en pensionnat, limitant les multiples trajets entre le domaine et l'institut situé à une heure de route. Comme cela simplifiait ainsi la vie de tous, je n'y vis aucune objection. Désireuse de leur faire plaisir, j'entendais raisonnablement leurs arguments, bien que légèrement contrariée de m'éloigner en semaine.

C'était sans connaître la violence tapie dans les sombres recoins de l'internat. Une hydre à plusieurs têtes, telle Scylla. L'immense bâtiment de schiste à la façade austère, monotone, grise, percée de petites fenêtres, évoquait au premier abord davantage un centre carcéral, espace de privation de liberté, qu'un lieu d'épanouissement. Cela aurait dû suffire à me mettre la puce à l'oreille. À l'avenir, mon intuition sera toujours ma boussole.

C'est en ces murs qu'une douche froide, un déluge s'est abattu sans que je sois préparée à monter sur le ring, cueillie, pour ne rien arranger, par une liste infinie de règles qui n'en finissait pas de s'allonger, tel un rouleau magique se dévidant à l'infini. Avant, pendant et après les cours. Asphyxie. Une litanie de recommandations strictes à suivre. Des interdits à tout instant. Le soir, contre toute attente, la pression ne redescendait pas, bien au contraire. Les surveillants se montraient tatillons et rien n'échappait à leur vigilance. Le cœur serré, je me couchais dans la chambre partagée avec les deux pestes, lestée de la sensation étrange de perdre pied, d'étouffer de rage et de douleur, à la merci de ce duo infernal.

Résultats en berne. Je me faisais l'effet d'une tortue sur le dos, vulnérable, incapable de retrouver son équilibre seule. Famille, profs, surveillants, inaptes et aveugles. Aucune perspective pour me propulser avec ma boîte à projets vide. Proie dévorée par une pieuvre tentaculaire, je touche le fond, atteins des abysses de détresse, sombre captive dans une forêt d'algues gluantes dont je ne parviens à m'extirper seule. Leurs lianes brunes et noires m'encerclent, me font glisser, trébucher, dès que je crois pouvoir m'extraire de la boue dans laquelle je patauge. Blanche-Neige perdue dans une forêt maléfique lacustre, engloutie depuis des siècles, où règne l'obscurité.